

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON. . . Caissier.
MADEON. . . Cordon bleu.

Les abonnements pour Lyon ne sont pas acceptés. — Départements, 4 francs par semestre.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouaillieur et gouaillieur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-pen littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLÉMATIQUES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
CLAUQUE-POSSE. . . id.
JÉRÔME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'armée de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

DERNIÈRES DÉPÊCHES

Grande nouvelle

Service télégraphique Avale-Bouillon.

Les Souverains de l'Europe viennent de prendre une grande détermination. Cédant aux sollicitations des directeurs de l'*Evénement* du *Soleil* du *Journal de Guignol* et des autres feuilles non politiques, ces potentats ont résolu de suspendre les hostilités.

Ils espèrent ainsi arrêter la concurrence ruineuse que les grands journaux commençaient à faire à la petite presse.

L'Europe les remercie.

CINQUANTE-DEUXIÈME

AUX GONES DE LYON

Cristi! que c'est donc guignolant c'tte politique. N'y a plus mèche de se lantibardanner par les rues avé tous ces gones que n'y étaient leurs grands panaires de jorials de trois sous; ça n'en bouche le corgnolon de la voix publique et ça n'emboconne les rues tant que n'y a pas moyen d'y tenir. Faut allonger les fumerons pour se dépatrouiller d'un tas de cornes de papier que vous entrent dans les chassiss: ça fait de z'assidents en masse. L'autre jour n'y a un M'sieu qu'avait avalé, sans faire attention, un artique en plein du *Salut public*; y n'en a agraffé une indigestion qu'y n'en est mort; et pis aussi un pauvre vieux cavet que se trimbailait tout plan plan sus le quai, en passant à côté d'un particuyer que tenait le *Progrès* tout ouvert par impudence, et ben y n'a fait que renifler un palagraphe et y n'est tombé raide à bouchon; et aussi le *Courrier* qu'est débaroulé sus les guiboles d'une dame que n'en restera bannette le restant de son esistence; ben vrai aussi que ce jour-là toute la redacion n'avait fait dans sa feuille et que n'y en avait, allez.

Ma foi, moi que voulais pas me faire crever la basanne, je me sis donné d'air et je me sis escanné jusqu'à la place Sathonay voir le p'pa Jacquard qu'esse joliment emmiellé ly aussi. Ça le gêne, ce pauvre vieux que ne peut pas seulement virer le coquelichon dans sa grande redingotte de fonte.

— Hé ben! p'pa Jacquard, que je l'y dis, comment que ça va aujourd'hui? Vous n'êtes ben toujours fiar d'être là empaillé en fer sur un cablot de pierre de taille?

— Allons donc, Guignol, ne te moque donc pas toi aussi de la ridicule position où l'on m'a mis

— Ah! p'pa, faites pas tant le difficile; là, sans blague, vous n'êtes tout de même ben aise de c't honneur; au moins vous n'avez pas peur de la petite vérole ni des engelures maintenant et vous n'avez de z'habits que dureront ben autant que vous, ben sûr.

— Mauvais plaisant, va.

— Vous fâchez pas, patet. Après tout vous savez ben que si on vous a mis là c'est pour consarver votre potrait en ressemblance jusqu'à la fin finale du monde; ça doit vous flatter, nom d'un rat!

— Jolie façon d'honorer les gens que de les fondre en métal de cloche et de les exposer, perchés sur une fontaine, aux quolibets de tous les passants. Et puis, entre nous soit dit, est-ce que l'honneur d'une statue en bronze me revenait?

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

LES GONES DE LA VILLE

TRIOLETS

XXI.

MARMET.

Dessous sa barbe Marmet rit
Au moment de la canicule,
Quand par le Soleil on est frit,
Dessous sa barbe Marmet rit.
A l'entendre un bain vous guérit
Mieux qu'ordonnance et que pilule,
Dessous sa barbe Marmet rit
Au moment de la canicule.

XXII.

Arthur de GRAVILLON.

Au salon chacun admirait
Sa femme buvant une roche;
La nudité seule paraît
Cette femme qu'on admirait.
Le plus fin des voleurs n'aurait
Pu mettre la main dans sa poche.
Aussi tout le monde admirait
Cette femme buvant sa roche.

XXIII.

GAREL.

Il a fondé la *Tour Pitrat*,
Petit journal hebdomadaire;
Pour ajouter un chapitre à
La presse, — il fit la *Tour Pitrat*,
Mais voilà qu'un jour, patatras!
Il fallut la conduire en terre.
Et nous pleurons la *Tour Pitrat*
Petit journal hebdomadaire.

XXIV.

Armand FRAISSE.

Rédacteur au *Salut Public*,
Il a pris tout l'esprit des autres,
Comment est-il, — voilà le hic,
Rédacteur au *Salut Public*?
Car écrivain rempli de chic
Il vaut presque autant... que les nôtres,
Il est vrai qu'au *Salut Public*
Il a pris tout l'esprit des autres.

XXV.

Morel de VOLEINE.

Les pavés pointus lui sont doux,
Et la ruette est son amie.
Il adore, le croiriez-vous?
Les vieux pavés qui lui sont doux,
Le Gourguillon et les égouts.
Il dit aux rigoles: — Ma mie!
Les pavés pointus lui sont doux
Et la ruette est son amie.

PIQUE-BISE.

Comment ! parce que j'ai eu l'idée d'appliquer à une seule machine qui n'est pas de moi deux combinaisons mécaniques que je n'avais pas inventées non plus, on m'élèvera un monument comme à un conquérant ! On me fait le complice d'une ridicule vanité ; il faut une mesure en toutes choses. Tu sais les anciens, Guignol ?

— Les anciens, si je les connais ? pardine ! Je connais M'sieu Perricaud qu'a fouinassé dans tous les livres en z'écriture et en imprimaire et que sait toutes les histoires d'avant le siège sans en manquer une ; je connais M'sieu Martin que peut pas sentir le tabac et que m'a soigné quand j'étais petit que j'avais arrapé une fièvre flammatoire et musculuse ; je connais.....

— Eh ! ce n'est pas cela. Je te parle des anciens peuples d'autrefois.

— Ah ! les z'Hébreux, les Serpens, les Merdes, les Carte-à-chinois, les Ramains, les Grés ! je les connais ben aussi....

— Et bien ! les Grecs et les Romains accordaient des honneurs proportionnés à la nature des services rendus et ils n'auraient jamais eu la ridicule idée de figurer de la même manière la statue d'un mécanicien de second ordre et celle d'un maréchal de France. Certes j'ai bien eu assez de récompenses de mon vivant : la croix-d'honneur, une pension, mon portrait au Musée, c'était bien tout ce que je pouvais espérer ; mais si les fabricants que mon métier a enrichis, voulaient me témoigner plus encore leur gratitude, ils auraient bien mieux fait de créer, sous mon nom, une institution qui serait venue en aide à la population ouvrière.

— C'est pas ren l'embarras, p'pa Jacquard, mais vous avez ben déniché de la fameuse ouvrage. Si l'industrie s'est escannée de Lyon jusqu'à l'étranger, si les ateyers tombent en bouze et que les canezards n'ont tant de misères, c'est ben vous qu'en êtes cause.

— Je ne le prévoyais pas, mon brave Guignol ; mais aussi depuis que je suis planté sur cette place, j'ai fait des réflexions et j'ai pris en dédain ma célébrité. Ah ! combien on me la fait payer cher ! Quelle triste condition que celle d'inventeur !

Et là-dessus v'là Jacquard que s'est remis à faire semblant de piquer son carton et s'est renfoncé dans sa bosse et dans son molleton d'arain. Pauvre vieux ! Tout de même y n'a ben raison que les éventeurs n'ont pas de chance. Tez, comme moi, par exemple, que j'ai trouvé un jornal comme y en avait pas, j'en ai-t'y de trimballations, j'en ai-t'y ! Et çai-là qu'avait monté le grand reloge de St-Jean, on ly a poché les quinquets pour qu'y n'en fasse pus ; et le pauvre mami qu'a t'éventé la guillotine, on l'y a coupé le cou avé pour voir si le ressort était ben monté ; et Thimonnier... Thimonnier n'était censément un gone qu'a reganisé un méquier à coudre que va tout seul. Y paraît que c'est z'une belle évention, à ce que disent les bargeois, pace que ça met ben pus de colombes sus le pavé et que sont feurcées de s'embander dans de z'ateyers de poutrônes ; mais moi j'aime pas tous ces méquiers que prennent le pain des ouvriers et leur z'y font peter leur ouvrage sans leur z'y donner de rentes ; y me semble, arrimay, qu'y vaut ben mieux fare travailler de z'hommes en viande que de mécaniques.

Enfin, c'est pas de ça qu'y retourne ; faut que vous sussiez seulement que ce Thimonnier qu'était z'un Lyonnais, à feurce de se tarabuster le coquelichon sus sa machine n'est tombé à cul et n'a avalé sa langue, pace qu'y n'avait quasiment rien à chiquer, tant que sa veuve n'avait pus le sou. Là dessus, v'là des particuyers de Lyon qu'on fait de sigrolement pour ly avoir de yards, et on l'y a donné, devinez voir combien... six cents francs. Eh ben, oui, les gones ; six cents francs ! elle a ben de quoi aller loin.

Et v'là ; carcinez-vous donc le sang pour manigancer de z'affaires que font la fortune des au-

tres ; quand ça sera fini, qu'aura pus d'huile dans le chelu, que la tisonnasse de votre existence n'aura éteint sa dernière bluette, vous pourrez en tournant l'œil penser que ceusses que vous laissez sus ce gros cantaloup ousque se démènent les artisans humains, n'avalent le gorgeon de la misère, en attendant qu'on vous affiche en estacue. C'est t'y pas dégoûtant ?

Là voyons voir entre nous : Thimonnier a-t-y fait quèque chose qu'a profité au monde, oui-tou non ? Si y n'a ren fait, faut ren donner ; mais y n'a fait, c'est ben z'honteux de donner six cents francs. On marchande pas ren tant quand c'est de z'affaires de gognandises, de jardins, de fontanes pour de rire, de peinturlurages, c'est pas par six cents mais par cent mille qu'y z'aboulent les piastres.

Non, c'est pas possible ; y a de z'enbarlificotements là dessous ; ben sûr que le griffardin n'aura fait de bousillage sus son livre de compte ; c'est six cents francs de rente voyageuse qu'y n'a voulu dire. Je m'en vas voir ça, z'enfants, et vous z'y redire pace que ça vous ferait ben trop bisquer.

A revoir, les gones, je vitre avec ma grand lunette du côté du traquenard aux n'informations. Allons donc ! fichez-moi donc la paix ! ne dépillandez donc pas ma veste, là, je vous y dirai dès que j'y aurai vu.

GUIGNOL.

CHRONIQUE DE GUERRE.

Gitschin, 3 juillet.

MON CHER RÉDACTEUR EN CHEF,

Je suis dans une ville où règnent la ruine et la désolation : tout est cassé, détraqué et brûlé, impossible de trouver un meuble valide ; moi-même je vous écris, en ce moment, avec un morceau de bois charbonné et j'ai pour pupitre le dos d'un jeune allemand, lui et sa famille me doivent une fière reconnaissance, comme vous l'allez voir.

Arrivé le trente juin au soir au pied des murs de Gitschin, je me trouvais fort embarrassé pour pénétrer dans la ville, car il faut que vous sachiez que dans ce pays-ci tout homme surpris avec du papier, des plumes ou un crayon est passé par les armes comme espion, avec une facilité qui donne à réfléchir au plus résolu des chroniqueurs.

Pour échapper à ce danger, j'usai du stratagème suivant.

Vous avez appris certainement par les journaux politiques de quelle vénération et de quel respect on entoure le plan du général Benedeck : pas un autrichien qui ne se découvre lorsqu'on en parle, j'ai même vu des paysans se jeter à genoux en s'écriant :

— Plan de Benedeck, priez pour nous !

J'avais dans ma poche une immense carte de géographie sur laquelle je me plaisais, dans mes instants de loisir, à suivre la marche et les mouvements des armées ennemies. J'eus l'idée d'en faire un long rouleau et j'allai me présenter bravement aux avant-postes autrichiens, mon rouleau à la main, en répondant d'une voix grave aux *Qui vive* ! des sentinelles : — Plan de Benedeck ! plan de Benedeck !

A ce mot magique, devant la majesté avec laquelle je montrai ma carte de géographie, les bayonnettes s'abaissaient, les têtes se courbaient, les rangs s'ouvraient, et ma carte et moi pûmes entrer sans encombre dans Gitschin où mon premier soin fut de me mettre au lit.

Je dormais de ce sommeil que Dieu n'accorde qu'aux justes et aux gens qui ont cinquante kilomètres dans les jambes, lorsque, au beau milieu de la nuit, je suis réveillé brusquement par un fracas terrible. Je saute à bas du lit, j'enfile un pantalon et des pantouffles, je sors de ma chambre et je me heurte nez à nez contre mon hôte

et mon hôtesse, en chemise tous deux, qui poussaient des cris de désespoir au milieu desquels mes faibles notions d'allemand me permettent de comprendre : — Ennemi, incendie, bombe, enfants !

Les Prussiens avaient attaqué la ville, une de leurs bombes était tombée sur la maison, et le toit brûlait.

Il fallait courir au plus pressé.

— Où sont les enfants ? demandai-je à mes deux Allemands qui continuaient leurs jérémiades entremêlées de *Mein Gott*.

La femme me montra l'étage supérieur d'un geste désespéré.

— Combien y en a-t-il ?

— Quatorze, s'écria cette mère éplorée !

Quatorze ! ce chiffre me fit faire un saut en arrière ; mais ce n'était pas le moment de me livrer à des réflexions sur la fécondité des Allemands, et je m'élançai vers la chambre où ronflait cette nombreuse lignée.

Prenant à chaque voyage un moutard sous chaque bras, je descendis successivement dans l'espace de vingt minutes : Frantz, Charlotte, Frédérik, Vilhelmine, Léopold, Gretchen, Samuel, Marguerite, Christian, Euelbothe, Othon, Marthe, Hobeald et Lischen... je crois que le compte y est.

Malheureusement je n'étais pas au bout de mes peines : au moment où le père et la mère, rayonnant d'allégresse allaient serrer dans leurs bras toute cette famille arrachée aux flammes, une poutre se détacha du toit, leur tomba droit sur la tête, et les étendit raides morts.

J'avais quatorze orphelins sur les bras !

Vous devez comprendre, mon cher ami, dans quelle situation terrible je me trouve ; quatorze enfants, et pas moyen de trouver une bonne disponible, ce qui s'explique sans peine dans un pays encombré de militaires.

Je ne peux cependant pas abandonner ces petits malheureux qui, d'ailleurs, sont fort gentils : Lieschen surtout est une fillette charmante, elle a de grands yeux noirs, des cheveux blonds à faire trois ou quatre chignons, et elle me dit *mein herr* avec une petite voix douce qui fait mon bonheur.

Ma foi, je ne vois qu'un moyen, c'est de vous les envoyer : chaque rédacteur en prendra deux, et il les élèvera dans ces principes solides qui sont les bases fondamentales de notre journal.

Je connais assez la charité de mes collaborateurs pour être sûr qu'ils recevront à bras ouverts ces rejetons de l'antique Germanie : ainsi donc, le premier train vous apportera ma cargaison de marmots.

ROB-ROY.

P.-S. — Je vous recommande spécialement Euelbothe qui n'est pas encore sevrée ; j'ai dû l'élever à la tételle pendant deux jours ; il serait bon de la confier aux soins de Claqué-Posse qui doit connaître des nourrices.

CAUSERIE LYONNAISE

Les grandes timbrées nagent dans un océan de jubilation ; leur privilège devient une source de revenus, l'esprit a cédé la place aux bruits de guerre, et il n'est aucun chroniqueur qui puisse lutter d'intérêt avec les bulletins du feldzeugmeister Benedeck.

La petite presse a vu le danger, et elle s'est efforcée de le combattre ; aussi, depuis que le premier coup de canon a été tiré, les infortunés généraux ont été chacun à leur tour pris comme sujet d'un article indiscret.

On les a déshabillés devant le public, on a livré en pâture leurs habitudes, leurs qualités, leurs vices ; on leur a prêté des bons mots, tout aussi généreusement qu'à Rossini ou à M. Sauzet, et il n'est pas un Français aujourd'hui qui ne puisse raconter de quelle façon ces hommes estimables passent leur journée.

Malheureusement tout a des bornes en ce monde, même la biographie des gens qu'on ne connaît pas, et quand les révélations sur les hommes du jour ont été

BUGNES A L'EPERON

Les négociants se moquent des littérateurs et ils ont bien raison. Nous recevons, en effet, la circulaire suivante dont nous garantissons l'authenticité :

Nous avons l'honneur de vous annoncer que, pour cause de démolitions, nos Magasins sont transférés

Rue Caquerelle, 81, au 1^{er}

Nous profitons de cette occasion pour vous prier de ne pas nous oublier à vos premiers besoins et vous saluons cordialement.

MONTOLIEU, BOUCHEZ (L'ainé) et Cie

★ ★

M. Jantet trouve que le *Courrier de Lyon* ne marche pas assez vite dans la voie du progrès.

— Voilà, disait-il l'autre jour, un courrier qui manque de diligence.

★ ★

Entre deux fauteuils d'orchestre :

— Oui, mon cher, j'adore la musique; j'aime à me noyer dans des flots d'harmonie.

— C'est là ce qu'on peut appeler : prendre des bains de son.

GNAFRON.

LA BOURSE.

Tripots et Tripotages.

MONSIEUR COQUINAS.

De sévères moralistes ont depuis longtemps prétendu que la Bourse avait remplacé avec avantage l'ancienne forêt de Bondy. Il y a sans doute un peu d'exagération dans ce propos acerbe; mais gants paille et bottes vernies à part, je ne vois pas grande différence entre un voleur de grand chemin et Monsieur Coquinas.

Coquinas est un animal parasite qui vit aux dépens de tout ce qui l'entoure : ne lui parlons pas d'amitié, il n'a que des connaissances et il ne les fréquente que pour les exploiter.

Du reste, il faut lui rendre cette justice que, pour ce genre de travail, il cherche encore son maître. D'un extérieur assez agréable, de manières engageantes, il est difficile aux naïfs de ne pas se laisser appréhender par les tentacules de cette pieuvre boursicotière.

Elève d'une des célébrités de la Bourse et du tripotage, Coquinas se montra bientôt encore plus rapace que son illustre professeur; ce qui paraissait difficile, si nous donnions le nom de ce dernier.

Il faut croire qu'il y avait en lui le germe d'une fière vocation.

Bien stylé, bien préparé, Coquinas se lança sur la mer orageuse du report et des primes; attaché d'abord à un agent de change, il fut obligé d'abandonner ce poste pour certains petits faits d'une moralité plus que douteuse, tels que soustraction de lettre d'avis, pour l'exécution des ordres d'un client, alors que l'opération présentait des bénéfices et autres tours de passe-passe qui feraient la réputation de Coquinas parmi les habitants d'une maison de détention.

Ces succès trop faciles ayant eu une fin, comme nous venons de le dire, notre Mercure de la corbeille se mit à travailler seul; il fonda sa petite boutique interlope et planta fièrement son drapeau.

Les affaires de Coquinas prospérèrent rapidement; intermédiaire pour l'achat et la vente des titres, il s'applique les bénéfices si l'opération est fructueuse, laissant supporter la perte à ses clients quand les affaires tournent mal.

GAZPARD.

leur fin, le chroniqueur s'est demandé quel mets il allait servir à ses lecteurs.

On pensa à la géographie : c'est une science commode et qui, dans le cas présent, pouvait servir à plusieurs fins. D'abord, au moyen d'une carte et d'un dictionnaire, il est facile de se donner l'air d'un gaillard prodigieusement instruit, et ensuite en achetant en librairie un vieux solde de cartes au rabais, il y avait chance de faire une spéculation fructueuse.

Mais aujourd'hui que ces deux cordes sont à peu près épuisées, le diable m'emporte si les chroniqueurs arrivent à en découvrir une troisième; pour ma part je n'en vois point, et, comme dans les veillées de campagne, je ne sais rien de mieux à faire que de vous narrer une aventure arrivée ces jours derniers à l'un de nos compatriotes.

Ce compatriote est un brave et excellent jeune homme qui n'a qu'un défaut — si c'en est un — celui de faire des vers.

Emporté par son inspiration, il avait commis un petit volume bien joli, bien imprimé, bien coquet, et il avait édité ses vers à ses frais sous ce titre sans prétentions : *Premiers vagissements de ma muse*.

Ayant fait cela, il se reposa comme le Père Eternel le septième jour, et attendit que la Renommée s'empara de son nom pour le trompeter aux quatre coins du monde civilisé.

Il avait déjà vendu cinq ou six de ses *Vagissements*, lorsque l'autre jour comme il rentrait à son domicile, sa concierge l'interpella.

— Monsieur, il y a un Monsieur qui est venu vous demander.

— Qu'est-ce qu'il me veut, ce Monsieur?

— Je ne sais pas, mais il a laissé sa carte.

Et la reine de la loge tendit à notre poète un petit morceau de carton qu'il roula dans ses doigts en montant son escalier.

Arrivé chez lui, il jette un coup-d'œil sur la carte de visite et bondit.

Il avait lu ces mots magiques :

FRANÇOIS PONSARD.

Les poètes ont l'imagination naturellement vive à ce que prétend la majorité des naturalistes; aussi le nôtre eut-il en un clin-d'œil approfondi sa situation.

On a lu mes *Vagissements*, se dit-il, et on m'a reconnu poète; l'auteur de *Lucrèce* vient serrer ma main comme celle d'un confrère, ou peut-être l'Académie l'a-t-elle envoyé me faire des avances. Brave Ponsard, va! qui donc a dit que tu ne faisais que de la prose rimée.

Lancé dans cette voie, les suppositions de notre poète allaient vite; le voilà qui descend en toute hâte demander à sa concierge si ce Monsieur a dit qu'il reviendrait, et son bonheur atteint son apogée lorsqu'il lui fut répondu que le visiteur avait annoncé une seconde visite pour le lendemain.

Toute la soirée notre ami alla se promener sur les bords du Rhône; les rues étaient trop étroites pour contenir sa joie.

Il ne dormit pas de la nuit, et dès le matin, il garnissait sa chambre de fleurs, lui donnait une tournure artistique et plaçait sur son secrétaire quelques vieux plâtres qu'il possédait.

A midi, un coup de sonnette se fait entendre; le poète sent son cœur défaillir; surmontant cependant son émotion, il se lève, va ouvrir et introduit dans son sanctuaire un grand gaillard bien planté, barbu comme un sapeur, et avec des épaules d'hercule forain.

— Monsieur, fait-il en rougissant, Monsieur...

— Monsieur, reprend le Ponsard d'une voix de basse-contre à faire trembler les vitres, je suis bien fâché de vous déranger, je suis commis-voyageur en irrigateurs et je viens vous offrir mes services.

GAZPARD.

Il a aussi une spécialité pour le placement des titres sans valeur; beau parleur il entortille un innocent et lui emprunte une somme quelconque, en laissant comme garantie, entre ses mains, quelques liasses de papier bons à envelopper de la cassonade; le moment de l'échéance arrive, Coquinas ne rembourse naturellement pas, et le prêteur se trouve à la tête d'une collection d'actions, qu'il a la ressource de vendre au poids. Bien joué, se dit Coquinas, qui appelle ces machinations : Faire des affaires.

Mais tout est bien qui finit bien, et, au rebours du proverbe, la fin de Coquinas sera justifiée par les moyens qu'il a employés; sans être sorcier, on peut la prédire facilement.

Enhardi par l'impunité, il marchera tant et si bien que si jamais un lyonnais, dans quelques années, s'aventure sur les côtes de la Guyane française, il pourra voir un gaillard sculptant des noix de coco, et son cicérone lui dira en désignant l'artiste :

Celui-là, c'est Coquinas, un ancien boursier qui a mal fini.

CLAQUE-POSSE.

Avis-Guignol.

Guignol prévient les cocottes de la ville que s'il a cessé les portraits de ces volatiles, ce n'est pas faute de renseignements, et qu'un certain nombre d'entr'elles vont subir la peine de leur endurcissement dans le vice.

Le vieux Coquillard qui fait les yeux doux à sa voisine d'en face, est prévenu que son fils rend des visites à ladite voisine, et que par conséquent il fera bien d'arrêter ses tentatives.

Madame, au lieu de faire des suppositions méchantes sur la conduite de vos voisins, vous devriez bien plutôt surveiller votre grande bête de fille, qui se laisse faire la cour par le garçon pâtissier du coin.

LA PLANCHE.

Ballade d'un baigneur mort à l'Antiquaille

I.

L'astre du jour était au zénith. Le sable du Rhône scintillait comme des pépites d'or sous les tièdes caresses de l'eau qui léchait amoureusement les rives de ce fleuve grondeur. Pas un nuage au ciel, pas un souffle dans l'air. Rien que le soleil souriant à la nature assoupie et la vivifiant de ses rayons, peut-être un peu trop brûlants.

Et pas d'ombrelle!

La solitude, le calme, la chaleur de l'air et la tiédeur de l'eau, tout m'invitait à m'immerger. Quand je me fus dépouillé de mes vêtements, je crus entendre chuchoter les ondines dans une touffe de roseaux.

Peut-être était-ce des blanchisseuses cachées.

Pas un nuage au ciel, pas un souffle dans l'air.

Craintif, j'entrai dans l'onde dont le clapotis avait pour mon oreille paresseuse des sons d'une douceur infinie.

Le contact de l'élément liquide avec mon épiderme, fit refluer tout mon sang à mon cœur, et j'hésitai. Cela ne dura qu'une seconde. Je me jetai, les bras ouverts, dans ce miroir limpide où je disparus tout entier.

Le Rhône, appuyé d'une main sur son urne penchante, dut sourire dans sa barbe limoneuse. Je revins sur l'eau... (Que de gens qui voudraient pouvoir en dire autant), et après avoir secoué mon humide chevelure, je nageai avec toute la grâce qui me caractérise.

En avant la brassée ! hardi la coupe !

Oh ! comme je me jouais gracieusement dans le flot étonné de tant de légèreté et de souplesse. Las de m'ébattre sur le ventre ou sur les côtés, je pris le sage parti de me retourner sur le dos. Je m'allongeai paresseusement, je renversai la tête, étendis les bras, fermai les yeux, et me laissai aller au courant de ma rêverie et du flot ; je fis la planche.

Le chuchotement des ondines augmenta d'intensité.

Pas un nuage au ciel, pas un souffle dans l'air.

II.

Anathème sur ceux qui ne savent pas faire la planche ! Ceux-là sont des êtres incomplets et n'auront jamais qu'un horizon borné et des idées étroites.

La planche !... le sublime de la Création, le nec plus ultra de l'art du nageur, les mouvements du corps humain quintessenciés.

Quelle admirable entente des lois de la mécanique naturelle.

J'en suis convaincu, l'homme a été créé et mis au monde pour faire la planche ; c'est là son but et sa destinée. Descartes a dit : « *Je fais la planche, donc je suis.* »

Toutes les actions de l'homme, toutes ses pensées, tous ses efforts — nous l'allons montrer tout à l'heure — tendent à cela.

Et qu'on ne vienne pas crier : Au paradoxe !

Un homme qui peut faire la planche, ne saurait être une création paradoxale et sophistique. Quel malheur que Jean-Jacques Rousseau n'ait pas su faire la planche.

III.

Done, je faisais la planche. Je rêvais béatement aux joies de la vie de ce monde, quand j'entendis près de mon oreille gauche, le murmure d'une voix. J'écoutai, croyant être victime d'une hallucination. Le bruit continua, je me retournai. J'aperçus alors un petit barbillon qui me regardait curieusement et ouvrait la bouche pour parler.

— « Maître, me dit-il, tu fais la planche. »

Sa voix avait une mélodie que l'on ne saurait rencontrer, même dans le plus délicat pharynx féminin.

— « Hein ! » dis-je, stupéfait et je faillis boire plus que je n'aurais voulu.

— « Tu fais la planche, reprit-il, fais la bien, car c'est difficile. Combien d'hommes se sont noyés pour ne l'avoir pas réussie. »

Décidément, pensai-je, je ne dirai plus : *Muet comme un poisson.*

— « Tu me plais, et je vais te donner un conseil ; ne venant pas d'un homme, il sera désintéressé. Je vais te conter ce qui se passe chez vous, et tu conclueras toi-même à la fin de mon récit. »

« La planche que fait le nageur n'est qu'un symbole et une allégorie. Quand l'homme entre dans la vie, il se plonge dans une mer dont les passions, les ambitions, les sentiments, sont les vagues et le bruit. Pour arriver au but éloigné qu'il veut atteindre à l'ilot où se trouve le mât de cocagne, dont il veut avoir le prix, que de coups de coudes et de coups de pieds n'a-t-il pas à donner à travers les vagues ? que de brassées à faire, que de coupes à dessiner ! Pour reprendre haleine et ne point se fatiguer en route, parfois il faut faire la planche, c'est-à-dire tourner le dos aux vagues, se laisser balloter par les ambitions, les passions, les sentiments, sans jamais être submergé ; et c'est là qu'est le difficile, c'est en cela que consiste l'adresse du nageur. »

Il se tut un instant. J'étais perdu dans un monde de réflexions que m'avait suggérées la philosophie du barbillon, et involontairement à chacune de ses paroles j'attachais un nom connu. J'étais effrayé des conséquences terribles que je tirais de son raisonnement, quand il reprit :

« Je vais te citer quelques exemples célèbres parmi vous :

Victor Hugo, après les <i>Misérables</i> ,	planche.
Lamartine, après les <i>Méditations</i> ,	—
Mirès avant son procès,	—
Mlle Duverger, avec ses diamants,	—

Il en était là de son beau discours et de son énumération, quand un marinier maladroit me laissa tomber sur le ventre le plat de son aviron.

Ma planche se changea en plongeon.

Je bus.

Entre deux eaux, j'entendis le rire moqueur du barbillon qui me disait : « Voilà ma morale et ma conclusion. Pour ceux qui font la planche, gare le coup d'aviron. »

IV.

Le lendemain, j'étais encore sous l'impression de cette singulière aventure. J'allais aux Étroits arroser une friture avec du Chably. Je complétais par la pensée l'énumération de mon poisson de la veille :

Victor Hugo, avec les <i>Travailleurs</i>	
de la mer,	coup d'aviron.
Lamartine, avec les <i>Girondins</i> ,	—
Mirès avec son procès,	—

Raphaël-Félix, avec son procès *Guignol*,

Emile Augier, avec la *Contagion*,

Les Italiens, avec *Custozza*,

Les Autrichiens, avec *Sadowa*,

etc., etc. ; et ma mémoire fidèle me fournissait une nomenclature à remplir le *Moniteur universel*, avec ses suppléments.

On me servit.

Je reconnus, entre un brochet et une truite, mon barbillon parleur.

Vanité, dis-je. La morale et la philosophie ne sauvent pas les philosophes et les moralistes de la poêle.

Et une larme vint perler à ma paupière. — Je fis un effort, et je le mangeai. Ce qui prouve une fois de plus que les grandes pensées viennent du cœur.

Trouvé dans une cellule de l'établissement
des aliénés de l'Antiquaille,

Pour copie conforme :

MÉNIPPE.

PETIT

DICTIONNAIRE DE ZOOLOGIE

B

Bacheliers. — Larves d'une infinité de mammifères plus ou moins vertébrés ; — de même que les chenilles se métamorphosent peu à peu en papillons et les têtards en grenouilles, — de même les bacheliers deviennent avec le temps ministres ou teneurs de livres, — académiciens ou garçons de café, etc., etc. Quelques-uns même finissent, dit-on, par devenir des aigles — tandis que beaucoup d'autres, il est vrai, ne sont jamais en revanche que des ânes bâtés.

* *

Baleine. — Gigantesque cétacé, vulgairement désigné sous le nom de *Poisson d'Avril*.

Voici le fait bien connu, qui a valu à la baleine cet apéritif sobriquet : Au mois d'avril de l'an 40, — dit l'histoire, — le nommé Jonas s'étant jeté à la mer pour échapper aux recors qui le poursuivaient, fut avalé par une baleine qui, au lieu de le digérer, ce qui était son droit, lui offrit trois jours durant dans son sein, une hospitalité toute écossaise ; et elle alla ensuite le déposer intact, au bureau des objets perdus.

De pareils actes n'ont pas besoin de commentaires : aussi, citer le nom de Jonas quand on veut faire l'éloge de la baleine, c'est assez.

* *

Barbue. — Poisson de mer qui, parvenu à un état avancé, prend le nom de *raie* : C'est là du moins ce que semble donner à entendre cette *scie* populaire fredonnée avec rage depuis quelque temps :

« C'est la Raie — barbue qui s'avance,
« Bue — qui s'avance..... »

BOUFFON.

(A suivre.)

THÉÂTRE.

La Contagion. — Célestins, M. Brasseur. — Variétés, les Bouffes parisiens.

Nos confrères du grand format nous ont prévenus cette semaine qu'incessamment nous aurions l'honneur de recevoir la troupe nomade qui s'en va de ville en ville, représentant la *Contagion*, de M. Emile Augier.

— Nous ne savons comment les Lyonnais accueilleront cette comédie à deux dénouements, pour l'interprétation de laquelle l'auteur a dédaigné les comédiens de province. Jusqu'à présent, nous n'avons pas entendu dire qu'elle ait soulevé des transports d'enthousiasme dans les villes où on l'a représentée, et sa marche n'a été si-

gnalée que par des incidents burlesques qu'on croirait renouvelés du *Roman comique*.

Nos compatriotes ne sont pas toujours bien disposés, et il se pourrait bien que quelques coups de sifflets vinsent faire justice de la *pose* exagérée de M. Emile Augier. On verra à la première représentation.

Célestins. — M. Brasseur. — M. D'Herblay — comme disent en chœur les grands journaux, échos fidèles de son secrétariat — ne perd pas son temps ; après Mlle Déjazet, voilà M. Brasseur qui vient donner une série de représentations.

M. Brasseur, qui est un comédien de mérite, est, à notre avis, infiniment meilleur à Paris qu'à Lyon, d'abord les artistes de la troupe du Palais-Royal se complètent les uns par les autres, et puis, comme beaucoup d'acteurs parisiens en province, M. Brasseur croit réussir par une exagération outrée et par une série de cascades auxquelles le public lyonnais est beaucoup moins sensible qu'il ne pourrait le croire.

Variétés. — Les Bouffes continuent à attirer beaucoup de monde au petit théâtre du cours Morand. Cédant à une heureuse inspiration, le directeur a abaissé le prix des places, et maintenant chaque soir sa salle est à peu près remplie. — Les moyens de transport seuls continuent à manquer ; il ne serait pourtant pas difficile à M. Hortos de s'entendre avec la Compagnie des Omnibus pour que chaque soir il y en eût un ou deux à la sortie du théâtre.

La troupe des Bouffes joue son répertoire avec un entrain et un talent remarquables ; elle est chaleureusement applaudie, et on ne saurait faire que des compliments à MM. Léonce, Désiré, Gobain et à Mesdames Tostée, Zulma Bouffar, Géraldine, Duvernoy.

M. Duvernoy charge peut-être un peu trop ses rôles, surtout ceux de militaire, et M. Desmonts, qui est en même temps régisseur des Bouffes, devrait oublier sa dignité de régisseur quand il est en scène, et ne pas s'interrompre pour lâcher des *chut* retentissants. — Qui trop embrasse mal étreint, dit un proverbe, et s'il nous est impossible de savoir si l'artiste nuit au régisseur, nous pouvons affirmer que le régisseur absorbe beaucoup trop l'artiste.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Bonnet d'âne. — Nos articles sont un peu trop vigoureux pour admettre parmi eux les produits de ta muse légère.

Michon. — Ce plat ne se sert pas sur notre table.

V. Capitaine en retraite. — Son pantalon est-il devenu ton drapeau ? Dis-moi qui tu es et ta lettre sera publiée avec notes.

Jacques Bonhomme. — Ce n'est pas mauvais, mais il nous faudrait un supplément pour le publier. Pensez donc, trois cents vers !

Prosperité. — Prends garde, ne prends pas pour du génie, ce qui n'est qu'une ébullition de jeunesse. Jeunes idées... déception.

Garçon pharmacien. — Il ne faut pas non plus être si susceptible, n'as-tu jamais blagué des professions honorables. Pardonne à ce pauvre *Courrier de Lyon*.

Brindevin. — Merci, mais tu as raison, gare aux quilles.

Tata-Galet. — Merci, on vérifiera. S'il y a quelque chose de nouveau tu nous le feras savoir.

Porte-Planche. — Nous ne sommes cependant pas des poltrons, mais nous n'avons pas osé publier la réponse, un jour viendra.

Lerucnar. — Je suis bien content de ton affirmation, mais il me reste cependant quelques doutes. Les notes serviront donc pour un portrait général.

Nabuchodonosor. — Vous figurez-vous que nous prenons la défense du premier venu sans savoir ni qui il est, ni ce qu'il vaut ?

Porc-Epic. — Si le journal *Colombine* existe encore, c'est à lui qu'il faut envoyer cet article.

Cosiers secs. — Pas de place, z'enfants. S'il n'a pas fait amende honorable dites-le moi avant jeudi.

Boit-sans-soif. — Si les vers étaient justes, on aurait pu voir.

Le Gérant, E. THOMAIN.

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5